

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis BROQUET

Propos de fin d'année scolaire

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1920, tome 19, p. 82-85

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Propos de fin d'année scolaire

Les vieux cahiers

Il faut en prendre son parti, mélancoliquement si l'on y tient, mais il faut le prendre. A mesure que vient l'âge, on sent de plus en plus combien de détails séparent les générations nouvelles des générations descendantes ; ce ne sont que des détails, mais en s'accumulant, ils accentuent les légers malentendus mutuels. C'est dans l'ordre que l'adolescent méprise le polichinelle de son petit frère ; que le vieillard d'aujourd'hui admire peu l'enthousiasme des sports qui tient la jeunesse, pas plus que la manière de Claudel ou de Péguy. Presque avec chaque couvée nouvelle surgissent des modes nouveaux d'exprimer le fond perpétuellement identique de l'activité humaine, ce qui, en somme, est très légitime.

J'ai pourtant, l'autre jour, contemplé un geste pareil à celui que nous faisons autrefois, à la clôture des cours, un geste qui possédait toute la grâce ancienne, vierge de ces déformations plus ou moins esthétiques qu'imprime aux mouvements du corps l'usage du football. Dans un coin de la grande Allée, trois bacheliers nourrissaient de leurs vieux cahiers un feu de joie attisé par un minuscule potache au bout d'une longue perche. S'il est des détails qui éloignent un peu, en voici un du moins qui rapproche. Brûlez vos vieux cahiers, mes amis ; vos maîtres comprennent ce geste.

Au début de l'année, en longue queue devant la porte de M. le Directeur, vous alliez vous munir d'instruments de travail, de cahiers neufs, que vous avez soignés pendant quelques jours parce qu'ils étaient neufs. Vous vous êtes appliqués durant vos cours, plus ou moins consciencieusement, à en remplir les feuilles blanches, de thèmes, de rédactions, de notes, de problèmes : les premières pages généralement calligraphiées, puis une baisse dans l'application quand l'attrait du nouveau fut passé, et à l'encre rouge les remarques de vos maîtres pour secouer votre négligence, et puis des alternatives de bonne volonté et de paresse. Et les cahiers se remplissant, la science augmente bon gré mal gré, on devient

maître de ses déclinaisons, les théorèmes s'éclaircissent, le style prend une tournure, l'intelligence se débrouille.

Au grand jour de l'examen final, vous les avez disposés en tas sur vos bancs, et Messieurs de l'Instruction publique les ont feuilletés avec un sourire ou un froncement de sourcil, cependant qu'un camarade en lavallière expliquait gravement les raisons profondes de la décadence romaine. Vos vieux cahiers ont rendu témoignage du travail de l'année, et vos lents et souvent imperceptibles progrès y sont consignés de votre propre main.

Il est des classes, telle Principes, où chaque page marque une avance. Le cahier débute par *rosa*, et à la fin on est déjà pas mal ferré sur la proposition infinitive ; ce qui fait rire alors de l'ignorance des débuts. Là on peut constater qu'on marche, et c'est une joie.

Mais dans les hautes classes, on le sent beaucoup moins, on jouit peu de ses progrès ; il faut les palper pour en jouir. C'est alors qu'on se dit : Dans trois ans, j'aurai enfin fini mon collège. Et c'est alors pourtant que le travail est le plus profitable. Quand on a vu les *matières*, qu'il s'agit de faire surtout travailler sa réflexion sur ce que l'on sait, sans apprendre beaucoup de neuf, on croit que c'est inutile, parce qu'on n'augmente pas son bagage de choses. La dernière page d'un cahier peut être aussi légère de science que la première, et on se dit qu'on n'a rien appris, qu'on a perdu son temps

C'est pourquoi quelques-uns jettent au feu leurs vieux cahiers. D'autres les y jettent à la pensée que, ayant dégoisé leur savoir aux examens, ayant présenté à la commission les œuvres d'une année, il est inutile de conserver un papier encombrant qui ne servira plus de rien : en quoi ils n'ont pas complètement tort.

Vous auriez même, messieurs les Bacheliers, détruit un peu de votre science avec vos cahiers, que le mal serait supportable. Le savoir est une belle et bonne chose, et il faut que vous en acquériez une certaine dose au collège. Heureusement, ce n'est pas principalement pour acquérir la science que vous y avez travaillé pendant huit ans : le résultat serait déplorable, car la *science* d'un maturiste est assez mince. Il faut sans

doute, dans les classes inférieures surtout, se donner consciencieusement au devoir d'apprendre, d'emmagasiner les connaissances nécessaires pour faire un travail profitable dans les classes supérieures ; sans compter qu'un honnête homme qui a fait ses études secondaires doit tout de même en retenir quelque chose. Votre latin ne se dispersera pas, avec les cendres de votre dernier cahier, puisque pendant huit ans vous vous en êtes nourris. Et pourtant, si cela vous arrivait, vous seriez mal venus de dire: J'ai perdu mon temps. Vous auriez pour consolation la certitude que les bienfaits laissés en vous par ces cendres éparpillées sont infiniment plus précieux que si vous emportiez en vacances la connaissance approfondie et indestructible de votre Ragon ou même de tout Gœlzer.

Quand on s'est servi d'un instrument pour exécuter une œuvre, il est permis certes, de s'y attacher, mais c'est le chef-d'œuvre qui compte : j'imagine que Racine ne fit pas encadrer la plume d'oie qui écrivit Britannicus. C'est d'un homme bien né de conserver de la reconnaissance à l'endroit des études classiques, qui sont l'instrument de sa formation, et j'en connais qui les ont en vénération au souvenir de ce qu'ils leur doivent, qui poussent la gratitude jusqu'à tenir en belle place dans leur bibliothèque les manuels et les vieux cahiers où ils ont appris à devenir des hommes. Mais la gratitude est un sentiment rare. Vous jetteriez au rebut toutes les connaissances pratiques acquises par vos études classiques, que ce serait là une perte d'importance très relative. L'œuvre est achevée, l'instrument n'importe plus guère.

Brûlez vos vieux cahiers, Messieurs les bacheliers, vendez vos vieux manuels ; vous possédez mieux que la science puisée dans ceux-ci et versée dans ceux-là. Vous avez la jouissance de facultés exercées par les longs efforts des humanités *humaniores litterae* qui vous ont rendus plus hommes. Vous êtes maintenant capables de mener à bien une nouvelle discipline d'études ou vos talents et vos dispositions spéciales vous appellent. Vous pouvez, si vous le voulez, et grâce à vos études classiques, prendre une place honorable, sinon parmi les « maîtres de l'heure », du moins parmi ceux sur lesquels

l'Eglise et la société doivent compter en tout premier lieu pour la défense raisonnée et convaincue du bien et de la vérité.

... Et vous, les vieux cahiers, serviteurs devenus inutiles, quelle récompense méritaient vos bons offices ? sinon l'ingratitude de ceux qui vous ont livrés aux flammes.

Chanoine Louis BROQUET.